

On ne naît pas homme, on le devient

Christian Demoulin¹

(53) Ce titre est une référence ironique à la célèbre formule de Simone de Beauvoir. Mais c'est aussi une façon de corriger le malentendu attaché à la formule de Freud *L'anatomie, c'est le destin*. En effet, de quoi s'agit-il pour Freud en 1923 lorsque, dans son texte *La disparition du complexe d'Oedipe*², il avance cette formule calquée sur celle de Napoléon, *la géographie, c'est le destin* ? Il ne s'agit pas d'une référence à une nature biologique, comme l'ont cru certains lecteurs trop pressés. Freud ne dit pas que les hormones ou les chromosomes font le destin de l'identification sexuelle. Freud n'est pas E. Jones qui évoque un *Dieu les créa mâle et femelle*³.

Ce dont il s'agit pour Freud, c'est de rendre compte du *complexe de castration*. Freud croit trouver l'événement structurellement significatif dans la rencontre traumatique de la différence visible des sexes au niveau de l'appareil génital, dans l'interprétation qui en est faite dans le discours du sujet et dans ce qui en résulte sur l(54)^e plan de l'identification. L'anatomie n'intervient que comme signe énigmatique à interpréter et qui est interprété dans le contexte de la phase phallique et du complexe d'Oedipe, soit d'une époque où la jouissance

1 Psychanalyste, membre de l'Association des Forums du Champ Lacanien et collaborateur de l'Hôpital de Jour Universitaire « La clé » (Université de Liège).

2 *La vie sexuelle*, PUF, Paris 1969/1992, p. 121.

3 E. Jones, « Le stade phallique » 1933, in *Théorie et pratique de la psychanalyse*, Payot, Paris 1969/1997, p. 441.

phallique est au centre des préoccupations de l'enfant et où le désir du garçon est orienté vers la mère. A cette époque, aux environs de la cinquième année, la masturbation est à la fois activité d'organe et mode de décharge de l'excitation sexuelle oedipienne, dit Freud⁴.

Pour Freud, l'interprétation de la différence anatomique entre les sexes donne sens après-coup aux menaces des éducateurs face à la masturbation de l'enfant. C'est le discours parental de menace de castration qui conduit l'enfant à interpréter le sexe féminin comme résultant d'une castration. L'anatomie ne fait destin qu'au titre de preuve de l'authenticité du discours parental. Et en outre, il s'agit d'une fausse preuve puisque la différence des sexes n'est en rien le résultat de l'exécution d'une menace de castration.

J'espère avoir fait un sort à l'usage abusif que permet la formule à l'emporte-pièce de Freud, lorsqu'on la tire de son contexte. Mais Freud a-t-il raison de donner une valeur structurale à la menace de castration et à sa confirmation par la vision de l'appareil génital de l'autre sexe ? S'agit-il d'un traumatisme à valeur structurale, valeur indépendante des données biographiques singulières ? Tout porte à croire qu'il n'en est rien. La thèse de Freud est un témoignage sur l'état du discours concernant la masturbation à son époque dans le milieu bourgeois de Vienne. De nos jours, cette thèse n'est plus crédible. La menace de castration proférée par l'adulte est un événement contingent, fréquent à l'époque de Freud, plus rare à présent.

Mais Freud propose aussi une autre piste en évoquant la symbolique de la tête de Méduse. La référence à la tête de Méduse provient d'un bref article de Ferenczi de 1923, *Symbolisme de la tête de Méduse*⁵. Pour Ferenczi, la tête de Méduse est le symbole de l'effroi que produit sur l'enfant la vue des organes génitaux dépourvus de pénis, considérés comme castrés. Les serpents qui constituent la chevelure représentent la castration (représentation par le contraire). Freud reprend les vues de Ferenczi dans un article qui ne sera publié qu'en 1940⁶ et dans une note de *L'organisation génitale infantile* (1923)⁷. Mais Freud fait une remarque importante : la (55)tête de Méduse renvoie aux organes génitaux de la mère et non à ceux de la petite fille ou de la femme. Il poursuit : « Athéna, qui porte la tête de Méduse sur sa cuirasse, est, de ce fait, *das unnahbare Weib*, la femme inabordable (on a traduit faiblement "la femme qu'on ne peut approcher"), celle dont la vue étouffe toute idée de rapprochement sexuel. » Dans *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*⁸, Freud précisera que, pour lui, Athéna, comme toutes les déesses androgynes, représente la mère phallique.

4 « Quelques conséquences psychiques de la différence anatomique entre les sexes », 1925, in *La vie sexuelle*, op. cit.

5 In *Psychanalyse 3*, Payot, Paris, 1982.

6 « La tête de Méduse », in *Résultats, idées problèmes*, PUF, Paris, 1985.

7 In *La vie sexuelle*, op. cit.

8 Gallimard, Paris.

L'évocation de la tête de Méduse ramène l'angoisse de castration à la relation oedipienne à la mère. Mais la vue des organes génitaux de la mère, censée provoquer l'effroi, est un événement encore plus contingent que la vue du sexe d'une petite fille. C'est sans doute pour cela que Freud ne le retient pas comme déterminant. Par contre, lorsque Lacan relit *Le petit Hans* dans son *Séminaire livre V, Les formations de l'inconscient*, il situe l'angoisse dans la relation à la mère, non pas au niveau contingent de la vue de son sexe mais au niveau structural de la rencontre de son désir. Angoisse du désir de l'Autre, c'est la formule par laquelle Lacan reprend à son compte l'angoisse de castration de Freud. C'est l'angoisse du *Che vuoi ?* : je ne sais pas à quelle place je suis dans le désir de l'Autre ou, pire encore, quel objet je suis pour sa jouissance.

Lorsque Freud parle d'angoisse de castration, il ne se réfère pas au contenu manifeste. Ainsi, il interprète comme angoisse de castration l'angoisse d'être mordu par le cheval du petit Hans⁹ alors que certains post-freudiens distingueront angoisse archaïque et angoisse génitale. Sur ce point, Freud a raison : malgré son contenu oral, il s'agit d'une angoisse liée à la jouissance phallique. Cette angoisse survient lorsque l'enfant est éveillé à la jouissance phallique et se sent convoqué à répondre sur ce plan à l'appel du désir de l'Autre et à son obscure jouissance, qu'il se représente alors sur un mode régressif comme une jouissance orale. Car l'enfant, dans cette situation, ne peut que se sentir privé par rapport à la puissance phallique. Il a beau imaginer avoir l'arme absolue, il n'a qu'un petit pénis, qu'il ne maîtrise pas. La tête de Méduse qui suscite l'effroi, c'est avant tout une figure de jouissance dont l'effet est dit apotropeique et qui a pour conséquence de désarmer le guerrier. C'est pourquoi Athéna la porte sur sa cuirasse, l'égide. Dans la guerre des sexes, Athéna, déesse vierge et guerrière, sort toujours invaincue.

Il semble en outre que l'éveil de la jouissance phallique, comme jouissance (56)d'organe, soit angoissant par lui-même, en dehors de tout rapport à l'Autre. C'est ce que Lacan souligne en 1975 lorsqu'il relit le cas du petit Hans¹⁰. Il avance que « la sexualité est toujours traumatique en tant que telle. » Bien plus, le pénis lui-même est vécu comme traumatique, comme quelque chose d'extérieur au corps, « comme un cheval qui commence à se lever et à ruer ». Ce serait là, finalement, pour Lacan, la portée ultime de la phobie du cheval de Hans. Il faut que son père donne un sens pour qu'il puisse dompter son pénis avec des mots et, dès lors, surmonter l'angoisse.

Devenir un homme, c'est dépasser l'effroi. C'est là que Lacan introduit la castration non comme angoisse de castration mais comme opération symbolique qui donne à l'angoisse sa solution. Dans le scénario oedipien, l'agent de la castration, c'est le père réel, que Lacan conçoit au départ comme le personnage présent dans la réalité, celui qui apparaît dans l'Oedipe comme le possesseur légitime de la mère. Il est supposé induire la symbolisation du

9 *Inhibition, symptôme et angoisse*, PUF, Paris.

10 In « Conférences et entretiens dans des universités américaines », *Scilicet* 6/7, Seuil, Paris 1976.

manque du phallus imaginaire. La mitraille magique est cassée ou le plombier a dévissé le robinet. Le phallus imaginaire manque à son office. Mais ce n'est que la moitié de l'opération. Il faut que le père réel soit en position de rendre symboliquement le phallus sous forme d'une promesse, de sorte que le fils a le titre en poche, le permis de chasse ou le brevet de guerrier qui lui permettra, à la puberté, d'affronter les femmes prétendument inabordables. C'est ce second temps qui n'a pas lieu pour Hans : il échappe à l'angoisse et accède à la castration grâce à la cure dirigée par Freud mais la castration n'est pas surmontée. Hans vit la castration dans le registre de l'impuissance, position propre au névrosé. Par contre, la castration de l'Autre n'est pas assumée.

Soulignons que la fonction échue au père réel, symboliser la castration, ce n'est pas seulement la subir. C'est aussi la surmonter. En cela, la position du père réel est fragile. Car ce père réel – disons plutôt père dans la réalité – n'est pas le maître de la castration. C'est la figure bonhomme du père de famille. S'il se prend pour le père terrible castrateur, il risque d'induire une psychose, comme le montre l'histoire du Président Schreber. Dans la règle, c'est un homme du commun, qui travaille pour nourrir sa progéniture. Lui aussi est castré. La castration se transmet de père en fils, d'être fondamentalement le fait du langage en tant qu'il introduit le manque dans l'imaginaire phallique. Agent de la castration ne veut donc pas dire père castrateur mais représentant de la castration qui est le fait du langage. C'est ce que Lacan fait valoir dans le Séminaire XVII¹¹. Ce dont il s'agit concernant le père de la réalité, c'est (57)de la façon dont il se débrouille avec le manque phallique. En faisant de sa partenaire son objet (a), il montre la voie du désir à ses enfants. Cela ne va jamais sans quelque défaillance.

C'est ce que nous montre à chaque fois la clinique. Le père de la réalité est pris dans les aléas de la civilisation. Il perd son travail, sa femme le quitte, il néglige ses enfants, il picole, il tombe malade ou meurt. Ou encore, il a disparu sans laisser d'adresse. Ou même, on ne sait plus lequel c'est. Est-ce le géniteur inconnu, le premier, le deuxième mari ou encore l'amant qui fait fonction de père pour l'enfant. On comprend pourquoi des sociétés sans doute plus sages que la nôtre ont préféré confier la fonction paternelle au frère de la mère : c'est un repère plus stable.

Finalement, le véritable père réel, agent de la castration, ce n'est pas le père de la réalité. Et Lacan en viendra à dire que le père réel est un père mythique¹². Père mythique, cela veut dire qu'il s'agit d'une fiction rendant compte d'un impossible. Le père de la réalité est le succédané de ce père réel mythique. L'important est sa tenue phallique, la façon dont il se tient dans le monde et « fait avec » sa castration, permettant à l'enfant une identification satisfaisante quant à la virilité. A défaut, il reste au sujet à bricoler une solution de remplacement en prenant appui sur les signifiants qui permettent de suppléer à la fonction paternelle défaillante (les noms-du-père).

D'où la formule que propose Lacan pour définir la position masculine par

11 *L'envoies de la psychanalyse*, Seuil, Paris 1991.

12 *Conférences et entretiens...*, op. cit.

rapport au phallus¹³ : « Il n'est pas le phallus, il n'a pas le phallus, il n'est pas sans l'avoir » ; ce qui veut dire qu'il l'a sur fond de manque. Position fragile donc, d'autant que le dit phallus dans l'acte sexuel se révèle insuffisant à assurer la fameuse fusion dont rêvait Freud lorsqu'il invoquait Éros : on retrouve la castration au niveau de l'acte, non plus comme impuissance névrotique mais comme impossible du rapport sexuel. Car la jouissance est célibataire, jouissance phallique qui fait obstacle au programme d'Éros.

Dans *Réponse à Daniel Lagache*¹⁴, Lacan propose une écriture du désir mâle : $\Phi(a)$, à la fois quête du phallus et de l'objet cause du désir. La prise du désir dans la signification phallique rend compte de la divergence entre l'amour et le désir chez l'homme, divergence relevée par Freud et popularisée par le thème de la maman et (58)la putain. En effet, commente Lacan¹⁵, c'est parce qu'il est désir du phallus que le désir mâle diverge de la femme aimée vers l'autre femme qui incarne ce signifiant, que ce soit comme vierge ou comme prostituée. Voilà l'homme pris dans une quête phallique sans fin à laquelle il ne peut se soustraire qu'à refouler ou réprimer son désir pour satisfaire sa demande d'amour. Tel est le sort commun. La question se pose de savoir si la cure analytique permet de dépasser ce point. On n'échappe pas à l'ordination du désir par le signifiant phallique mais la quête phallique peut perdre de son importance dans la mesure où se dévoile la fonction du fantasme. C'est le fantasme, en effet, qui fait croire à La femme et au rapport sexuel, ce qui alimente la quête phallique.

Dans l'analyse, la parole joue le rôle que l'Oedipe attribuait au père réel. Elle permet au névrosé d'assumer sa virilité. Virilité assumée ne veut pas dire machisme caricatural. Cela n'empêche pas d'être un mâle moderne qui partage les tâches autrefois dévolues aux femmes. Selon Lacan, la normativisation oedipienne de la virilité par identification au père est aussi ce qui donne accès à la paternité comme dimension symbolique fondamentale, distincte de la fonction de géniteur. C'est ce que méconnaît un discours mettant l'accent uniquement sur le fameux partage des tâches domestiques. L'idéologie du père-mère part d'une confusion entre les places symboliques et les tâches pratiques. Quoi de plus naturel de nos jours, au moins dans certains milieux, qu'un père qui donne un biberon ou change un linge. Ce qui importe, c'est de savoir s'il est en position symbolique de père ou de substitut de la mère et l'enfant perçoit très tôt la différence. Un sujet aussi brûlant que celui de l'adoption d'un enfant par un couple homosexuel pourrait s'éclairer en tenant compte de ces distinctions. L'important en effet n'est pas la pratique sexuelle du couple mais l'assomption des positions symboliques parentales, assomption qui donne à l'enfant une place dans le système symbolique et la succession des générations.

Nous avons décrit le chemin par lequel le garçon peut vaincre l'effroi et

13 « La signification du phallus », in *Écrits*, Seuil, Paris 1966.

14 In *Écrits*, Seuil Paris 1966.

15 « La signification du phallus », in *Écrits*, op. cit.

devenir un homme phalliquement suffisant pour aborder l'autre sexe. Ici surgit une question : une telle théorie ne serait-elle pas victime du préjugé sexiste qui enferme l'homme dans le modèle suranné d'une virilité guerrière ? Ne faut-il pas plutôt réhabiliter la bisexualité ou même la féminité de l'homme ? D'après un discours à la mode, les femmes aujourd'hui reprocheraient aux hommes non plus leur manque de virilité mais leur manque de féminité. Dans *Généalogie du masculin*¹⁶, Monique (59)Schneider rappelle que le guerrier n'a pas seulement une épée mais qu'il a aussi un bouclier, lequel servirait à protéger sa féminité. Cette remarque me semble partir d'une confusion, née du préjugé commun, entre fragilité et féminité. Oui, les hommes sont fragiles et ils ne se réduisent pas à un robot phallique : ce n'est pas seulement leur sexe qu'ils protègent mais aussi leur peau. La peau ne relève ni du masculin ni du féminin, sauf dans un imaginaire simpliste.

Le préjugé commun confond aisément la virilité avec un certain nombre de traits, ceux par exemple relevés avec humour par Camille Laurens dans son beau roman *Dans ces bras là*¹⁷ : « Que l'homme écoute la radio beaucoup plus fort que nous. Qu'il claque les portes. Qu'il ne ferme pas les placards. Qu'il ne sait pas où sont rangées les casseroles, les assiettes, les fourchettes à huîtres... » Et ça continue sur deux pages bien enlevées avec les poncifs habituels concernant par exemple la sensibilité verrouillée de l'homme et sa répugnance à pleurer. Camille Laurens nuance toutefois son propos en relevant « qu'il est en train de changer » et « qu'il accepte mieux qu'avant sa part féminine. »

En admettant même que les traits relevés soient pertinents, il est clair pour le psychanalyste qu'ils ne peuvent relever que d'une posture moïque qui a peu à faire avec l'assomption ou non de la virilité, laquelle peut être tout à fait compatible avec des traits prétendument féminins, tels que la sensibilité, la tendresse ou l'esprit de finesse. On s'aperçoit à contrario que certains hommes peuvent avoir peur de montrer leurs sentiments de crainte de ne pas paraître virils. Dans certains milieux, il faut une identification virile solide pour se permettre de paraître bon ou sensible. Loin d'être un trait de virilité, l'insensibilité affichée peut s'avérer une défense corrélée à la plus grande incertitude concernant la tenue phallique.

Les hommes sont-ils condamnés à une jouissance toute phallique, comme semble l'indiquer, à première vue, le schéma de la sexuation ?¹⁸ Lacan y distingue une position masculine toute phallique et une position féminine pas-toute phallique, donnant accès à une autre jouissance, qu'il illustre en évoquant les mystiques. Cela laisse pourtant une petite chance aux hommes puisqu'il s'agit de places dans la structure. Il cite comme exemple d'homme dans le pas-tout phallique Saint Jean de la Croix.

Essayons d'aller au-delà de cette référence aux saints et aux mystiques. Un homme du commun, en règle avec la virilité, peut-il éprouver parfois une

16 Aubier, Paris, 2000.

17 P.O.L., Paris, 2000.

18 *Le Séminaire livre XX, Encore*, Seuil, Paris.

jouissance (60)sexuelle non phallique ? D'après mon expérience clinique, cela ne paraît pas exclu. En tout cas, certains hommes font état de sensations érotiques corporelles diffuses, difficilement descriptibles et très différentes de la jouissance phallique. Seulement, cela a un prix : le fiasco. Si n'est pas dans le tout phallique, un homme peut se sentir très bien mais il ne bande pas. Cela fait apparaître que la jouissance phallique de l'homme est aussi ce qui est exigé par le service à rendre à la partenaire. D'où la préoccupation bien connue : est-ce que je la fais jouir ? Ou encore : si elle ne jouit pas, est-ce ma faute ? La dimension surmoïque est présente avec la question de la culpabilité.

A la fin des années 70, avec la parution de l'ouvrage de P. Bruckner et A. Finkielkraut *Le nouveau désordre amoureux*¹⁹, on a assisté à une dévalorisation de la jouissance phallique du mâle au profit d'une promotion de la jouissance féminine dont l'homme aurait à se faire l'instrument. Cette position n'est pas sans affinité avec la perversion dans la mesure où ce qui est valorisé chez l'homme c'est une sorte de voyeurisme quant à la jouissance induite chez la partenaire. Par contre, il s'agit bien d'un nouveau désordre puisque traditionnellement, dans notre culture, il s'agit plutôt d'éliminer la jouissance phallique de la partenaire, supposée être l'obstacle au rapport sexuel. Même Sade va dans ce sens. Il se fait l'instrument d'une volonté de jouissance qu'il suppose à la Nature mais il ne faut en aucun cas que ses victimes puissent jouir, tout au moins au sens de la jouissance phallique féminine. Ce serait en quelque sorte un sacrilège. Notre époque a reconnu la légitimité de la jouissance féminine, même phallique, avec pour corrélat l'accentuation de la notion de devoir du côté mâle. Le devoir conjugal n'est plus l'apanage des femmes.

En 1882, un poète, Jules Laforgue, inventait le personnage de Pierrot fumiste²⁰. Pierrot aime Colombine. Il l'épouse. Mais, au moment de la nuit de noce, il se refuse à l'acte puisqu'il l'aime. D'abord flattée par cette marque de respect, les nuits succédant aux nuits, Colombine s'impatiente. La famille, le médecin, tout le monde s'en mêle mais Pierrot persiste, ce qui oblige au divorce. C'est alors que, profitant de sa dernière nuit de mari, il « l'éreinta d'amour comme un taureau, puis, au matin, sifflotant, sifflotant comme si rien ne se fût passé, il fit ses malles et partit pour le Caire, lui serra la main, l'embrassant avec des larmes : "Je t'aimais bien, tu aurais été la plus heureuse des femmes, mais on ne m'a pas compris. Te voilà veuve irremariable". Et il partit léger et ricanant, dansant dans son compartiment à chaque station ». Ne réduisons pas cette fable au modèle freudien de la maman et la putain. (61) Il n'est pas question ici d'une autre femme qui orienterait son désir. Il ne s'agit pas non plus d'impuissance. Simplement, Pierrot est un fumiste. Il objecte au devoir phallique comme service à rendre à l'autre sexe.

La quête phallique peut donc se retourner en devoir phallique et induire des phénomènes d'anorexie sexuelle. Mais un autre aspect de la sexualité contemporaine mérite notre attention. Notre époque est celle du capitalisme

19 Seuil, Paris, 1977.

20 *Oeuvres complètes tome 1, L'Age d'Homme*, Lausanne, 1986.

trionphant. Lacan a proposé une écriture du discours du capitaliste, variante du discours du maître caractérisée par une sorte d'emballage de la quête des « plus-de-jouir » offerts à la consommation. Plus-de-jouir est un terme construit sur le modèle de la plus-value. Il s'agit des objets susceptibles de tromper le désir en procurant un gain de jouissance. Cela va du gadget aux drogues. Dans le discours du capitaliste, il n'y a pas de limite à cette quête. Aussi Lacan évoque-t-il une forclusion de la castration²¹.

Qu'en résulte-t-il au niveau de la sexualité ? Dans la mesure où un sujet est captif du discours capitaliste, il vit la sexualité dans le registre de la compétition cynique-narcissique (Colette Soler, dans son cours inédit, parle de « narcynisme »). L'amour laisse sa place à la seule énamoration narcissique dont on connaît le caractère fugace, de sorte que le partenaire tend à se réduire à l'objet jetable après usage, simple instrument pour la jouissance. Sans doute, peut-on parler de libération sexuelle mais on peut se demander si une telle activité sexuelle relève encore du désir.

Michel Houellebecq est souvent considéré comme l'écrivain qui décrit le mieux une certaine pointe de notre modernité. Son dernier ouvrage²² décrit une sexualité où il ne s'agit ni d'amour ni d'érotisme mais tout simplement de pornographie. En vacances à Lanzarote, île volcanique aux paysages inhumains, le narrateur fait la connaissance de deux Allemandes, « lesbiennes non-exclusives », et d'un Belge. Sur la plage déserte, les Allemandes l'invitent à participer à leurs ébats tandis que le Belge reste à l'écart. Le Belge décide d'adhérer à une secte vénérant les extra-terrestres qui s'avère pratiquer l'inceste et la pédophilie.

Dans l'érotisme, le partenaire est investi comme venant à la place de l'objet cause du désir, et non de l'objet commun de la consommation. La jouissance phallique est corrélée à l'objet (a) du désir, par exemple le regard de Béatrice pour Dante ou la voix de la Sirène pour Ulysse. Dans la pornographie, le désir est court-circuité ou tout au moins ramené à son plus bas niveau, ramenant la jouissance (62)phallique à la seule jouissance d'organe. Il s'agit en définitive de masturbation réciproque, où le désir est écrasé et ravalé au simple besoin. Il semble que cette jouissance d'organe puisse faire économie de la castration. Ce que montre Houellebecq, c'est bien un monde mort où le désir est ramené au plus trivial de la consommation, sans état d'âme.

L'idéologie de la sexualité consummatoire du capitalisme prône un idéal de bisexualité : à la table du sexe, le consommateur revendique "un peu de tout". La pratique bisexuelle jadis stigmatisée et vécue dans la honte est aujourd'hui présentée dans les magazines comme le top du top. Pris dans un discours qui prescrit la jouissance d'organe, le sujet ne peut répondre que par la boulimie sexuelle comme soumission à cette Volonté de jouissance ou par l'anorexie sexuelle, comme résistance du désir et désir d'Autre chose.

Ce qui résiste le mieux au discours du capitaliste, c'est l'exigence de l'amour.

21 *Lacan en Italie*, La Salamandra, Milan, 1978.

22 *Au milieu du monde – Lanzarote*. Flammarion, Paris, 2000.

C'est par là que la psychanalyse fait pièce au capitalisme. Car qu'est-ce que la psychanalyse, sinon l'expérience d'un nouvel amour -le transfert prend peut-être la place jadis occupée par l'amour courtois. La question alors est de savoir si, à la fin de la cure, l'analysant aboutit à la position cynique-narcissique ou s'il s'avère capable d'aimer et de créer, comme le voulait Freud. C'est sans doute ce que Lacan appelait sortir du discours du capitaliste.